

« **Vies numérisées et sociétés virales. Les mécomptes du (dé)confinement** », *Par ici la sortie*, Seuil, juin 2020, p. 154-161.

Yves Citton

Vies numérisées et sociétés virales : les mécomptes du (dé)confinement

De nombreuses analyses ont souligné à juste titre à quel point ce qui avait été déclaré inimaginable pendant des années de d'hégémonie néolibérale s'est soudainement avéré possible pour faire face au Covid-19. Austérité budgétaire, réduction des déficits publics, néo-management compétitif des hôpitaux : tout cela est apparemment passé à la trappe du jour au lendemain, pour laisser place à des expérimentations réputées utopistes et saugrenues il y a quelques mois à peine. Les États-Unis pratiquent la monnaie-hélicoptère avec envoi de chèques dans les boîtes aux lettres ; les gouvernants réquisitionnent les usines pour produire des ventilateurs ou des masques, quand ils ne nationalisent pas les grandes compagnies ; certains pays européens mettent en place un schéma de revenu universel d'existence ; des hôtels vides de touristes accueillent des sans-abris.

Il est certainement tentant – et partiellement juste – d'y voir un retournement des affects communs qui, sous les menaces de mort que véhicule la pandémie, contraint les gouvernements à s'écarter (provisoirement ? durablement ?) de dogmes austéritaires dont les dommages collatéraux deviennent patents en temps de crise sanitaire et sociale. Il serait certainement indécent de se réjouir de ce qui déjà a causé tant de morts prématurées.. Le Covid-19 pourrait toutefois être crédité d'avoir réussi, en quelques semaines, le tour de force d'imposer le slogan que des générations de manifestant-es altermondialistes se sont époumonné·es à chanter sans grand succès au cours des vingt années précédentes : malgré les résistances originelles des gouvernants les plus pro-business (Trump, Bolsonaro, Johnson), le confinement met en acte le principe selon lequel « Nos vies valent mieux que leurs profits ».

Un tel retournement fournit à l'évidence un point de levier important pour réorienter ce qu'il est convenu d'appeler « les politiques de l'après ». Nos affects communs redirigés vers le soin de nos vies, plutôt que vers la maximisation des points de croissance, fournissent la base de transformations majeures – qu'il faut encore élargir jusqu'à inclure les vies des populations souffrant de la poursuite de la colonisation par d'autres moyens (globalisés), ainsi que les êtres et les milieux vivants autres qu'humains. La pandémie du Covid-19 opère comme un révélateur des iniquités systémiques du capitalisme globalisé, tandis que le confinement agit comme un accélérateur potentiel des mutations nécessaires à nous en émanciper.

Mais – sans aucunement vouloir refermer la porte qui s'est entrouverte au cours des dernières semaines, dont personne ne peut prédire sur quoi elle débouchera – il convient aussi de remettre en question certaines prémisses de l'analyse sommairement résumée ci-dessus. Les pages qui suivent se demanderont dans quelle mesure « la vie » censée triompher de « leurs profits » est en réalité un avatar de ces derniers, dans quelle mesure il est illusoire de parler d'un *après*, et dans quelle mesure le virus est à concevoir comme un régime de socialité plutôt que comme une crise sanitaire.

Nos vies numérisées

Le fait que bon nombre de cadres, d'enseignant·es, de journalistes, d'intellectuel·es se trouvent télé-travailler depuis deux mois à travers des écrans et des plateformes comme Zoom, tandis que les mêmes (ou d'autres) commandent leurs achats sur Amazon au lieu de les trouver dans leurs magasins de quartier, tout cela justifie sans doute de voir dans le confinement un puissant accélérateur nous poussant dans les bras d'un « capitalisme numérique ». Le risque est en effet grand de voir s'imposer une hégémonie panachant la concurrence sauvage des plateformes californiennes avec la surveillance totalitaire du communisme chinois. Les conditions et les conflits de travail dont font l'objet les entrepôts d'Amazon ou les livreurs d'Uber Eats laissent bien voir à quel point ce capitalisme numérique continue à reposer sur l'exploitation des corps, tout autant que sur celle de l'intelligence commune des esprits.

Outre le fait d'accélérer l'instauration de nouveaux circuits de matérialisation de nos échanges, le confinement conduit toutefois à une autre forme, moins nouvelle mais non moins inquiétante, de numérisation de nos vies. Comment les grands médias de masse « traitent-ils » l'information quotidienne qui construit notre imaginaire commun de la crise sanitaire ? Essentiellement sur la base de quelques *chiffres* – la fluctuation du nombre de décès quotidiens, les 25 000 victimes recensées en France au début mai – scandés rituellement lors du téléjournal, commentés par les politiciens et les éditorialistes, nourrissant les peurs et les indignations qui fluent et refluent sur les médias sociaux.

Quels sont ces chiffres ? Non pas ceux « des morts » de la journée, mais ceux de la *surmortalité* due au Covid-19. Ces chiffres de morts n'incluent à l'évidence pas les centaines millions d'animaux conduits à l'abattoir. Ils ignorent les 30 000 enfants de moins de cinq ans qui meurent *chaque jour* de maladies parfaitement soignables (diarrhées, choléra, paludisme), mais dont les remèdes sont répartis très inégalement entre populations colonisatrices et populations colonisées¹. Le décompte des morts terriblement sélectif qu'affiche en permanence CNN sur la partie droite de son écran ne concerne ni les enfants mal-nourris, ni les paysans exposés aux pesticides de l'agro-industrie, ni les femmes battues à mort par leur mari, mais les victimes de la seule pandémie de Covid-19 (en grande majorité des personnes âgées, blanches et plutôt mâles).

Épidémies et pandémies relèvent d'une épidémiologie qui aborde les peuples (*demos*) en termes de nombres, de calculs, de variations significatives, de courbes d'accélération, de plateaux, d'infléchissements. Voilà bien le vocabulaire dans lequel nous baigne le décompte quotidien de ce qu'il conviendrait d'appeler les « sur-morts » – pour distinguer la surmortalité due au Covid-19 des victimes d'autres pathologies passées sous silence.

L'épidémiologie est une science précieuse, qui doit absolument informer nos décisions politiques. On peut néanmoins être sensible aux dangers de la *numérisation* qu'elle impose aux réponses mises en place pour faire face aux crises sociales en cours. Ces approches statistiques – nécessaires, mais qui noient nos singularités en les considérant depuis une prémisse d'abstraction surplombante – méritent d'être contrebalancées par la considération de cas particuliers, envisagés dans leur profondeur existentielle.

Un cas parmi des milliers d'autres : Rosemary, 87 ans, vit dans une EHPAD de très bonne qualité, en phase avancée de sénilité qui l'empêche de converser. Elle reconnaît encore ses proches lorsqu'ils lui rendent visite, elle sourit en les voyant s'approcher, et son visage s'illumine quand ils l'embrassent ou lui prennent la main. La réglementation en vigueur encadre strictement les visites autorisées dans son EHPAD, de façon à minimiser les risques d'y introduire le Covid-19. Seules des rencontres de trente minutes, dans le jardin ou sous une

¹ Attac et Civic City, *Notre monde à changer*, Zürich, Lars Müller, 2017, p. 110.

tente, sont autorisées, en maintenant une distance minimale de deux mètres entre visiteurs et patients.

Tout le personnel fait un travail admirable pour assurer sa survie et la garder de bonne humeur. En profitant d'un aussi bon encadrement matériel et thérapeutique, Rosemary est privilégiée parmi les privilégiés. Mais une logique hygiéniste, tout à fait rationnelle dans le but de réduire au maximum le nombre de sur-morts, a pour conséquence pratique d'amputer dramatiquement la qualité de sa vie. Cette logique sacrifie à sa survie physique ce qui faisait le sel de sa vie relationnelle (une intensité supérieure apportée par le baiser d'un proche). On peut voir dans sa situation le cas particulier d'une attitude beaucoup plus générale, dont le symptôme immédiat est le décompte obsessionnel des sur-morts occupant nos écrans. Nos vies sont proprement *numérisées* par ce décompte des survies physiques, qui risque le mécompte quant à ce que valent nos vies relationnelles.

Le cas de Rosemary est très particulier, mais les dommages collatéraux du confinement touchent toute une série d'existences moins favorisées, dès lors, par exemple, qu'elles dépendent de l'économie dite « informelle », ou qu'elles tentent de subsister de pratiques artistiques. Faut-il fermer tous les théâtres et tous les lieux de concert pour épargner quelques vies humaines ? En principe, il faudrait bien entendu le faire, puisque rien n'est plus précieux que « la vie », et qu'aucun spectacle ne vaut le sacrifice d'« une vie ». Mais n'est-on pas ici dans une abstraction irréfléchie ? On peut reconnaître que vivre est risqué, sans aucunement verser ni dans l'économisme qui sacrifie la vie à la bourse, ni dans le fascisme du « Vive la mort ». L'intensité existentielle apportée par un baiser ou par un concert de jazz vécu en live sont irréductibles au décompte hygiéniste actuellement prévalent.

Il est donc insuffisant de se réjouir qu'enfin « Nos vies valent plus que leurs profits », sans reconnaître que « Nos vies valent plus que nos survies ». Cette numérisation de la survie n'est que l'envers du calcul des sur-morts. Il est donc sans doute bien trop tôt pour célébrer la fin du primat du calcul économique abstrait sur les besoins de l'existence concrète. Le confinement qui a constitué la réponse principale apportée par nos sociétés à la pandémie du Covid-19 pourrait bien emblématiser, au contraire, l'acceptation générale d'une numérisation de moins en moins contestée de nos vies.

Et s'il n'y avait pas d'après ?

Ne voir la crise actuelle qu'à travers la lorgnette très étroite du nombre (quotidien ou cumulé) des sur-morts n'est en fait qu'un avatar de l'habitude que nous avons prise de nous orienter dans notre réalité sur la base du chiffre trimestriel des prévisions de croissance. Les deux font d'ailleurs très bon ménage depuis que l'accent se déplace progressivement sur les conséquences économiques de la crise sanitaire. Dans un pays comme les États-Unis, où les individus sont exposés de façon terriblement brutale aux retournements de la conjoncture économique (perdant leur assurance maladie, leur logement, et souvent leur famille, dès lors qu'ils perdent leur emploi), certains membres précarisés des classes moyennes inférieures n'hésitent pas à clamer bruyamment que leurs (maigres) profits valent mieux que leur vie – pour la terrible raison que, faute de filet de sécurité socialisé, leur vie n'est soutenue dans l'existence que par leurs petits profits. Le même dilemme prend en tenailles en Europe celles et ceux qui ont dû recourir à l'auto-entrepreneuriat, chauffeurs Uber et livreurs Deliveroo. Chassez l'économie par la porte, elle revient par la fenêtre, avec les conséquences sanitaires de l'arrêt brutal de certains flux d'approvisionnements au sein des populations les plus exposées (en Inde comme en Seine Saint Denis).

Faute d'un mouvement social largement réuni autour de revendications radicales comme le revenu d'existence, le dividende universel ou le salaire à vie, les conflits déjà bien engagés entre confineurs (privilégiant les chiffres de surmortalité) et déconfinés

(privilégiant les chiffres de la croissance) nous condamneront à osciller entre deux réductions symétriques, qui ont en commun d’amputer nos vies de ce qui en fait davantage que des performances économiques et des survies physiques.

Dès lors, rien n’assure qu’il y ait un *après*-pandémie, significativement différent de l’avant². Quelle que soit la rapidité avec laquelle les laboratoires pharmaceutiques parviennent à commercialiser un vaccin contre le Covid-19, les virus, celui-ci ou un autre, sont voués à revenir menacer nos existences de plus en plus souvent, comme les sécheresses, les canicules, les inondations et les ouragans. Même si les pandémies affectent les populations humaines et accompagnent la mondialisation depuis bien longtemps (Peste noire, disparition des peuples amérindiens suite à l’invasion européenne), elles sont appelées à faire partie intégrante de nos économies, dès lors que celles-ci détruisent la biodiversité qui constituait jusqu’à présent notre meilleur (quoique déjà très imparfait) rempart contre leur déferlement³.

Plutôt que d’espérer en un après qui réussisse à inverser les logiques écocidaires de l’avant – car ces logiques sont profondes et mobilisent d’énormes intérêts, qui lutteront puissamment pour persévérer dans l’être – mieux vaut peut-être nous efforcer d’adopter un autre point de vue, une autre perspective sur ce que nous avons d’ores et déjà sous les yeux. Des alternatives au capitalisme, à l’économisme et aux abus destructifs de nos milieux de vie coexistent déjà à l’intérieur du présent. Le premier et principal danger auquel nous exposent, non tant le Covid-19 lui-même, que les réactions auxquelles il donne lieu, est à situer dans ce que nos mesures de protection risquent d’étouffer parmi ces alternatives d’ores et déjà existantes. Qu’il s’agisse de la vie culturelle, de la vie associative, de la préservation des biens communs, des réseaux de solidarité, des mouvements de revendication, dans tous ces domaines, préserver et renforcer les ressources du présent est aussi important qu’annoncer des révolutions à venir.

Non moins que des ressources, le présent nous fournit aussi des besoins. Prendre le temps d’écouter ces besoins peut aider à réfuter les mécomptes qui numérisent nos vies pour les sacrifier sur l’autel des statistiques de survie. Les politiques immunitaires actuelles – qu’il ne s’agit nullement de démoniser, mais bien plutôt de comprendre – nous parlent de risques à contrôler, de contacts à diminuer, de flux à gérer, de données à collecter, tout cela au nom de la nécessité de sauvegarder notre santé physique. Il y a une dizaine d’années, des mouvements sociaux nés en Guadeloupe se sont réclamés du *liyannaj* (c’est-à-dire de la capacité à tisser des liens et des lianes qui tout à la fois nous aident à tenir ensemble et nous protègent sous leur canopée) tout en dénonçant la *pwofitasyon* (c’est-à-dire les captures de profits s’accumulant aux dépens de nos vies). Un collectif d’intellectuels antillais a publié à cette occasion un *Manifeste pour des « produits » de plus haute nécessité*, au rang desquels poésie et solidarité, activisme et étude, dialogue et écoute, exaltation et respect étaient déclarés plus importants que taux d’emploi et retours sur investissements⁴.

Plutôt que de prophétiser l’après, écoutons les besoins qui travaillent d’ores et déjà nos situations actuelles, et ouvrons cette écoute à des voix venues d’ailleurs pour féconder notre ici et maintenant. Faisons du *liyannaj* collectif une valeur de plus haute nécessité que la prolongation d’une vie réduite à ses fonctions organiques. Faisons de l’*ubuntu*, pratiqué et théorisé par la Commission Vérité et Réconciliation de l’Afrique du Sud post-apartheid, un

² Voir à ce propos la belle tribune de Marie-José Mondzain et Dominique Quessada, « Pas de trêve des confins », *Diacritik*, 4 mai 2020, <https://diacritik.com/2020/05/04/tribune-pas-de-treuve-des-confins/>.

³ Sur ces questions, voir Felicia Keesing et al, « Impacts of biodiversity on the emergence and transmission of infectious diseases », *Nature*, 468, décembre 2010, p. 647-652, ainsi que Frédéric Keck, *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d’oiseaux aux frontières de la Chine*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2020.

⁴ Ernest Breleur, Patrick Chamoiseau, Serge Domi, Gérard Delver, Édouard Glissant, Guillaume Pigeard de Gurbert, Olivier Portecop, Olivier Pulvar, Jean-Claude William, *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité*, Éditions Galaade/Institut du Tout-Monde, 2009.

principe supérieur à la concurrence libre et non-faussée, nous rappelant qu'« une personne est une personne à travers les autres personnes »⁵.

Ni la quantification, ni la datafication, ni les statistiques ne sont des ennemis à combattre. Ce sont des outils dont nous avons tendance à faire des divinités (pour le plus grand profit de certains prêtres et marchands). Ici non plus, la question n'est pas de se projeter dans un après qui nous aurait débarrassés-es de leurs illusions, mais d'apprendre à mieux faire avec eux d'autres choses que ce qu'ils nous imposent actuellement.

Perspectives endémiques en sociétés virales

Ce qu'appelle la situation actuelle est un changement d'échelle, d'attente et de ton. La vision épidémiologique qui domine notre médiatisation – et donc nos perceptions communes – de la crise sanitaire décompte les sur-morts à partir d'une position de surplomb. Elle nous en donne la vérité en écrivant ses chiffres par-dessus (*epi-*) le peuple (*-demos*). Cette position de surplomb est aussi celle qu'a adoptée cet article dans son énonciation. Conformément à un certain discours universitaire et à un certain positionnement intellectuel dominants, j'emploie des tournures qui prétendent implicitement avoir assez de recul et de hauteur sur notre situation pour en mener une analyse objective, à partir de laquelle décréter souverainement des solutions que chacun serait appelé à reprendre à son compte (*il faut..., il convient de..., mieux vaudrait...*). Mon ton a lui aussi été jusqu'ici « épi-démio-logique » que la vision numérisante qu'il critique : cet article discourt (*logos*) par-dessus (*epi*) la tête des peuples (*demos*), comme s'il savait mieux qu'eux quel devrait être leur souverain bien (*liyannaj, ubuntu*).

Pire : cette posture de surplomb nie activement la position éminemment particulière d'où je considère « notre situation commune ». En réalité, ce « nous » (fréquemment affiché) que projette mon « je » (invisibilisé) n'est qu'une fiction des plus fumeuses. Il n'y a pas vraiment de « situation commune » entre un professeur d'université comme moi, qui continue à recevoir son salaire mensuel sur son compte en banque, et la caissière requise au travail pour moins que le SMIC, ou l'étudiant qui ne peut faire face à ses dépenses de nourriture après avoir perdu son petit boulot de serveur, ou le chef de PME qui perd le sommeil à l'idée de faire faillite et de devoir licencier ses collaborateurs, ou le musicien dont tous les sources de revenus se sont évaporées en quelques jours, ou encore le migrant qui se fait repousser à la frontière gréco-turc au nom de la sécurité sanitaire des populations européennes.

Qui suis-je donc pour affirmer que le coronavirus a été plus efficace que celles et ceux qui s'époumonent depuis vingt ans à crier que « Nos vies valent mieux que leurs profits » ? Si les dogmes du néolibéralisme apparaissent aujourd'hui dans toute leur inanité, n'est-ce pas précisément parce que des milliers et des milliers d'activistes se sont mobilisé-es pour des manifestations inégalement suivies, mois après mois, année après année ? Descendre de ce trône épidémiologique d'où parlent le genre de discours que je tiens ici invite peut-être à adopter une perspective *endémique*, qui ne parle pas par-dessus (*epi-*) les peuples, ni en leur nom, mais bien *en eux*⁶.

Autant dire : le mieux que je puisse faire, au sein de la situation présente – plutôt qu'à prêcher des visions d'avenir censées frayer les voies de l'après – est d'apprendre du virus

⁵ Sur la notion de *liyannaj*, voir Dénètem Touam Bona, « Les lignes de fuite du marronnage. Le "lyannaj" ou l'esprit de la forêt », *Multitudes*, n° 70, 2018. Sur l'*ubuntu*, voir Nicole Koulayan, « Mondialisation et dialogue des cultures : l'Ubuntu d'Afrique du Sud », *Hermès*, n° 51, 2008. Pour un cadrage plus général, voir l'ouvrage important de Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.

⁶ Peter Szendy propose une riche discussion des contrastes entre pandémie, épidémie et endémie dans son article « Les temps du virus », *AOC*, 24 avril 2020.

comment me faire virus moi-même. Davantage qu'un ennemi contre lequel nous aurions à nous mobiliser par une déclaration de guerre, davantage qu'un allié capable de renverser la tyrannie de l'économie et à sortir du Capitalocène, j'aimerais faire du coronavirus un maître à penser pour adopter une perspective et une efficacité endémiques.

Comme l'a bien suggéré Thierry Bardini, la viralité pourrait nous aider à comprendre la socialité passablement schizophrène dans laquelle nous vivons en ce début de XXI^e siècle. Cela implique de voir en elle une conception de (et une opérationnalité sur) « la vie » conçue au point de convergence entre a) code génétique, b) code informatique et c) code médiologique⁷. Si les SRAS, MERS et autres H5N1 ont préparé le terrain aux bouleversements spectaculaires que le Covid-19 déclenche à travers les différents continents, et si, à chaque vague successive, ces entités microscopiques font l'objet de frayeurs apocalyptiques, les vingt dernières années ont vu se développer en parallèle un foisonnement de discours faisant de la contagion virale un idéal presque universellement recherché. *Going viral* est précisément ce qu'ambitionnent tous les slogans scandés par les manifestant-es qui crient dans les rues. Loin de n'être que des causes de maladies et de morts, les virus ont été nécessaires à notre formation en tant que fœtus, et ils continuent à assurer notre santé quotidienne en peuplant notre microbiote intestinal.

Les mécomptes du (dé)confinement sont à resituer au sein d'un *capitalisme viral* articulé par la superposition des trois strates de viralité que sont a) une agro-industrie plantationnaire dont la monoculture et les manipulations génétiques (végétales et animales) nous exposent à des contagions plus virulentes que jamais⁸ ; b) une gouvernance sécuritaire qui nous piste par des moyens informatiques comme si nous étions toutes et tous des virus en puissance (ennemis dans un état de guerre intérieure permanent, proies dans une logique de compétition consumériste tous azimuts) ; c) une médialité en réseaux qui diffuse des affections à des vitesses et des échelles inédites selon d'incontrôlables contagions virales.

Mais sous – ainsi qu'entre, à côté, voire au cœur de – tous les différents appareils de capture et d'influence mis en place par ce capitalisme viral, on peut aussi bien voir se développer de multiples socialités alternatives, dont le principe de contagion repose lui aussi sur des dynamiques virales. Les hackers commencent à peine à explorer les arts de la subversion informatique des pouvoirs en place, grâce à leur maîtrise des viralités logicielles (Aaron Swartz, Julian Assange, Edward Snowden)⁹. C'est bien plus largement – pour le pire mais aussi pour le meilleur – dans des *sociétés virales* que nous devons apprendre vivre.

Plutôt qu'en termes de guerre, d'ennemi et de lutte, les sociétés virales invitent à penser en termes d'*hôtes* – à partir de l'étonnante ambiguïté que ce mot présente en français, où il désigne aussi bien celui qui accueille (*the host*) que celui qui est reçu (*the guest*). Que le confinement ait pour effet de fermer les « hôtels », afin de ne pas saturer les « hôpitaux », tandis qu'on laisse mourir les réfugiés sous prétexte de ne pas laisser entrer un virus déjà endémique – voilà qui dit assez à quel point hôtes et hospitalités constituent un point de torsion central de notre époque. La viralité est en-démique parce qu'elle existe et se reproduit comme une « population » : un virus n'existe jamais de façon individuelle, il subsiste par multitudes. Mais la viralité est en-démique également parce qu'elle ne vit que « dans » une population, au sein de laquelle elle se multiplie.

⁷ Voir son article sur le « Covid-19 et capitalisme génétique » paru dans *AOC*, 6 avril 2020, ainsi que « Vade retro virus. Numéricité et vitalité », *Terrain*, n° 64, 2015, p. 104-121. J'ai discuté et utilisé ses travaux dans « Panique virale. Comment ne pas rater la catastrophe ? », *AOC*, 7 avril 2020.

⁸ Voir Rob Wallace, « Agribusiness would risk millions of deaths », *Marx 21*, 11 mars 2020, <https://www.marx21.de/coronavirus-agribusiness-would-risk-millions-of-deaths/> et Anna Tsing, « Résurgence holocénique contre plantation anthropocénique », *Multitudes*, 72, p. 77-87.

⁹ Christophe Hanna mettait déjà la viralité au cœur de ses théorisations de l'opérationnalité esthétique et littéraire dans *Poésie action directe*, Romainville, Al Dante, 2003 – ouvrage qui mérite d'être relu aujourd'hui sous la lumière du Covid-19.

Comment mieux caractériser le développement des cultures humaines que par leur dynamique à la fois endémique et virale ? Comment imaginer cette dynamique de façon plus évocatrice que par leur capacité à insérer des bouts de codes (*guests*) au sein d'autres bouts de codes (*hosts*) ? Cette dynamique culturelle se voit aujourd'hui considérablement redimensionnée et reconfigurée par nos réseaux et nos computations numériques. Elle est toutefois porteuse d'inerties qui nous viennent du fond des âges. L'axiomatique capitaliste, qui s'obstine à faire préférer les profits de certains humains aux vies d'autres humains et non-humains, n'est elle-même qu'un bout de code qui a progressivement colonisé des zones de plus en plus larges de la planète. C'est une nouvelle culture de symbiose « viropolitique » qui est en train de s'installer parmi nous à l'occasion du (dé)confinement, sans forcément causer de discontinuité majeure avec les évolutions précédentes de l'axiomatique capitaliste ; « La symbiose a commencé dès l'instant où la propagation du coronavirus est devenue pandémique, où l'attention mentale et médiatique à cet événement s'est elle-même mondialisée et viralisée, en même temps que les techniques de sécurité de la communauté démunie »¹⁰.

Le surplomb épidémiologique permet de cartographier et, dans le meilleur des cas, d'expliquer causalement l'extension que prend une viralité au fil d'un processus temporel. La propagation endémique, quant à elle, aspire à sentir et à faire sentir depuis l'intérieur la vitalité dynamique de mutations culturelles en train de se faire. Les deux perspectives sont bien davantage complémentaires que rivales. Les mécomptes du (dé)confinement tiennent à ce que nos appareils médiatiques et politiques focalisent une attention épidémiologique démesurée sur les viralités numérisées de nos corps souffrants, sans accorder assez d'égards aux vitalités endémiques de nos viralités culturelles.

¹⁰ Frédéric Bisson, *Virus couronné. Prolégomènes à toute viropolitique future qui voudra se présenter comme une science*, Paris, Questions théoriques, 2020, p. 1, en libre accès sur <http://questions-theoriques.blogspot.com/>.